

Dhamma Sāmi



 dhammadāna

*La porte de sortie*

*La porte de sortie*

**R**anaja jouissait merveilleusement de son sommeil jusqu'à ce que cette mouche insolente ne se mette à lui piétiner fébrilement les narines de ses pattes chatouilleuses et à lui irriter les tympanes par la vibration monophonique de ses petites ailes vitreuses. Le maître laisse échapper quelques grognements, comme si l'insecte comprenait l'ordre d'aller poursuivre sa danse agaçante en d'autres lieux. Sachant qu'en plus de manquer d'habileté, une vive tape sur le nez pour essayer de la neutraliser le mettrait complètement en éveil, il s'efforce de l'ignorer. En constatant qu'il demeure conscient après cinq ou six respirations, il comprend que le bonheur de l'assoupissement n'est plus à espérer avant la nuit suivante. Le minuscule animal, dont le corsage vert brillant évoque à Ranaja les bijoux d'émeraudes qu'il a perdus aux cartes le mois dernier, revient à la charge.

*La porte de sortie*

À présent bien réveillé, motivé par la rage de cette vision de son bien qui lui échappe en s'envolant, il tente d'attraper la bestiole d'un geste prompt et subit. Sur le point de relâcher sa main, il perçoit avec surprise un petit bourdonnement frémir entre sa paume et sa joue. Il replie délicatement ses doigts, exalté de sentir son empêcheuse de sommeil soudainement devenue sa prisonnière. Il entrouvre sa main, en l'approchant de son œil globuleux, pour admirer son émeraude vibrante aux yeux taillés de mille facettes. Le temps d'un éclair, sa capture se glisse entre ses doigts trapus, et heurte violemment la pommette de son prédateur avant de disparaître. Quand Ranaja perçoit de nouveau le bourdonnement nargueur de sa réveilleuse, elle parcourt à une vitesse folle une trajectoire gribouillée. Son vol hystérique frôle le haut plafond orné de motifs floraux soigneusement peints, donnant l'impression d'une butineuse

*La porte de sortie*

excitée au-dessus d'une prairie fleurie au cœur de l'été. À l'instar d'une chenille dans son cocon, le plantureux mammifère barbu est encore niché dans ses draps de fine soie d'Orient dont le délicat toucher appelle aux délices de l'endormissement. Il se sent lamentablement absorbé par un insupportable sentiment de frustration. Contrarié de débiter par un échec une journée dont la chaleur qu'il abhorre tant est déjà accablante, il gonfle d'air sa lourde carcasse en un instant et profère brusquement un jurement si terrifiant qu'il parvient à traverser les murs épais jusqu'à dresser d'effroi tous les esclaves de la maison, comme des jeunes chiens surpris par un coup de tonnerre.

\*\*

### *La porte de sortie*

L'instant d'après, le gros homme, plus imposant par ses mimiques caricaturales et ses gestes maniérés que par sa carrure, fait une entrée théâtrale dans la pièce centrale de la résidence. D'un coup de talon, il envoie la large porte en bois de sa chambre claquer contre le mur, ce qui provoque un formidable bruit, semblable à la détonation d'un pétard. Ce tapage si familier à l'ensemble de la maisonnée est en fait plutôt apprécié, car chacun sait que tout grand bruit que le maître parvient à engendrer a la vertu de calmer instantanément sa colère dont les conséquences sont tant redoutées. Chacun de ses esclaves n'est jamais en manque de zèle pour le servir de son mieux, dans le souci de l'entretenir dans la plus rayonnante des humeurs. S'il se révèle irrité, ou seulement un peu morne, ses comportements se font brutaux, parfois dangereux. Il n'est pas rare qu'il remplace l'un ou

### *La porte de sortie*

l'autre de ses dévoués serviteurs parce que l'un d'eux s'est retrouvé l'échine brisée contre l'angle d'un mur après avoir prononcé, sans le savoir, un poème dont l'un des vers évoquait au maître un amer souvenir, ou les yeux brûlés par l'eau d'un thé qui avait été préparé avec légèrement trop de sucre.

La chambre du maître donne directement sur la vaste pièce centrale qui, entourée de hautes colonnades, s'ouvre elle-même sur un grand jardin intérieur. Hormis les portes qui s'ouvrent sur l'extérieur, les entrées de toutes les pièces de l'imposante demeure ne sont séparées que par des rideaux de tissu rouges ornements d'animaux nobles soigneusement dorés. Ranaja veut pouvoir déambuler d'un lieu à l'autre avec facilité, que ses dires soient entendus de tous, et que puisse être immédiate la venue à lui de l'un ou l'autre de ses esclaves, mais parce qu'il

### *La porte de sortie*

exige un isolement total durant ses nuits, la porte de sa chambre fait exception à la règle. Dense comme la jungle sauvage, mais apprêté selon une harmonie savamment étudiée, le jardin témoigne dignement de l'opulence de la demeure. Au pied de palmiers vertigineux s'élancent des malvacées, des rutacées, des pinacées, de la vigne, des arbres fruitiers et une variété époustouflante d'autres espèces botaniques, dont un feu d'artifice de fleurs aux coloris d'une richesse et d'une intensité remarquables. Au sein de ce paradis naturel vivent de façon domestique des gazelles, des chèvres brunes, des chats, des lynx, ainsi que quelques léopards, et de façon moins domestique de nombreuses petites créatures, dont des geckos, des pics verts et des hirondelles aux plumes satinées. Derrière la maison se tient une grande écurie.

### *La porte de sortie*

Au fond du jardin, dans une partie indépendante, bien que non distincte de la maison, prennent place la salle des bains, adjacente à deux hammams ; le premier est habité en permanence par une vapeur si épaisse qu'elle semble impossible à franchir sans l'aide d'un sabre, le second, communiquant avec le harem et réservé à un usage un peu plus intime, est nettement moins chaud et équipé de nattes épaisses et souples. Devant l'accès des hammams est parqué un petit palanquin, ayant comme unique tâche de ramener le maître jusqu'à sa chambre, les soirs où il fume un peu plus de substance enivrante que de coutume. Dans le harem, les nombreuses épouses du maître coulent une existence paisible mais ennuyeuse. Si tout le monde en connaît le nombre, lui seul refuse de le savoir et qu'on le lui dise, tant il aime confier qu'il est propriétaire de tant de femmes qu'il en ignore la quantité.

### *La porte de sortie*

Le seul lieu situé en étage est une petite terrasse, sur laquelle il aime parfois passer une partie de la soirée à songer à ses affaires, ou simplement pour se délasser sous les étoiles, ou encore, contempler la vue plongeante sur son grand jardin éclairé chaque soir de mille lampes à huile.

\*  
\*\*

Ranaja possède un pouf dont on prétend qu'il a appartenu à un roi. Il s'y installe exclusivement pour ses repas et jamais ne prend place ailleurs dès lors qu'il se restaure. Ce siège bas en tissu ancien dont l'envergure bombée rappelle celle de son ventre a pourtant fait l'objet de nombreuses coutures de rafistolage au fil d'or et la décoration géométrique du dessus a fini par se noyer dans un doux nuage de peluches. Quand le maître, dont l'estomac ignore toute ponctualité, sent l'appel de

### *La porte de sortie*

la faim, il lui suffit de s'asseoir et, sans même qu'un claquement de langue ne soit nécessaire, quatre de ses serviteurs s'empresment aussitôt pour poser à son devant des petites tables garnies de victuailles variées et délicatement raffinées, dans lesquelles il n'a plus qu'à piocher çà et là de ses grasses mains velues, au hasard des formes, des couleurs et des odeurs, jusqu'à satiété.

Tandis qu'il engloutit quelques baklavas, il mâche du raisin pour aider à la déglutition, car il ne boit qu'en dehors des repas. Encore non suffisamment réveillé, son mental n'est pas apte à accueillir des spéculations à propos de ses quelques activités commerciales et il est trop tôt pour qu'il veuille se plonger dans ses souvenirs nostalgiques, de ce temps où il se régalaient à conquérir l'un ou l'autre des petits commerces de la bourgade,

*La porte de sortie*

avant que lui et les autres membres de la noblesse ne se les approprient tous. Las de réflexions et de rêves, il se laisse être le plus passif qui soit, comme un drapeau sous le vent. Dans une relative équanimité, il laisse venir à ses sens ce qui s'offre tout le temps à lui de jour comme de soir, et en l'occurrence, tout le rite de plaisirs qui accompagne ses repas, des plus grands banquets aux plus insignifiantes collations. Il voit ses danseuses aux rondeurs exquises qui ondulent leur ventre à hauteur de ses yeux, dans de somptueux atours brodés de perles nacrées, les lèvres roses et brillantes comme de la grenade bien mûre, les yeux profondément noirs, étincelants de jeunesse et de tendresse, les mouvements des hanches, des bras et des poignets, aussi lestes que précis, d'une grâce céleste. Il entend les sonorités envoûtantes du nay générées par un souffle habile, les vibrations transcendantes du tombak sous

*La porte de sortie*

des doigts fermes pénétrés par un puissant rythme d'une intensité effrénée, les mélodies sublimes que l'archet donne au kamancheh et les voix enchanteresses des chanteuses. Il hume les fragrances délicieusement ambrées qui sont diffusées continuellement dans la grande pièce centrale. Il goûte des mets subtilement cuisinés, dont les saveurs délectables se marient selon le plus grand raffinement. En achevant son déjeuner, il éprouve le délassement charnel procuré par huit mains expertes, qui lui massent les bras et les jambes, à l'aide d'huile d'amande et de camphre. Ce percevant, il songe :

« Je jouis à volonté des meilleures visions, des meilleures auditions, des meilleures senteurs, des meilleurs goûts et des meilleurs soins tactiles, mais rien de tout cela ne vaut le bien-être si éphémère du sommeil. Même les quelques

*La porte de sortie*

fois où j'abuse du narguilé, n'est-ce pas simplement pour que ces sensations de flottements me rapprochent de cet état si paisible qu'offre la nuit ? Le bonheur n'est donc pas dans ce monde ! Combien il serait merveilleux s'il existait un endroit où jouir de manière permanente d'une paix infinie, comme l'endormissement nous en donne un si bel aperçu ! »

Sa toilette achevée, il revêt un pantalon épais puis une tunique découpée dans un tissu très précieux, par-dessus laquelle il fixe une large ceinture en or blanc sertie de saphirs. Sans ajouter d'autres parures, il va sentir et admirer les fleurs nouvellement ouvertes de son jardin. Alors qu'il caresse quelques gazelles et nourrit lui-même ses léopards, un serviteur s'approche, le dos courbé par le respect.

*La porte de sortie*

« Maître ! L'astrologue Yasharili vient d'arriver.

– Ah oui ? Faites-la attendre dans le salon blanc ! »

Le salon blanc est appelé ainsi en raison des colossales sculptures en ivoire qui le recouvrent jusqu'au plafond. Ranaja utilise volontiers cette petite pièce, dont la teinte de l'épais tapis rappelle celle du sable, lorsqu'il souhaite recevoir des visiteurs dans une ambiance plus chaleureuse. Yasharili ne bénéficie pas de la même notoriété que les astrologues les plus prestigieux de la région, mais Ranaja apprécie grandement sa façon peu traditionnelle d'interpréter les événements présents et à venir, ainsi que son regard philosophe sur les choses. Las des distractions physiques, il aime consulter de temps à autre cette diseuse de bonne aventure plus pour satisfaire un désir de distraction spirituel que pour connaître les aventures et

*La porte de sortie*

mésaventures de son sort. Bien souvent, tous deux s'entretiennent sur les sujets les plus divers, excepté l'astrologie. Outre les propos captivants de Yasharili, il savoure inlassablement ses qualités extérieures, qui ne manquent pas de le charmer, telles que sa présence rayonnante, ses expressions malicieuses, presque culottées, et ses yeux aux iris d'une clarté fascinante. À l'inverse de tout le monde, y compris de ses propres épouses, elle est la seule personne à oser lui parler sur un ton familier, ce qui donne à Ranaja le sentiment que cette liseuse d'étoiles est un peu sienne.

\*  
\*\*

Écartant le rideau d'entrée d'un geste hautain, il pénètre soudainement dans le salon blanc. Sans prendre le temps de

*La porte de sortie*

s'asseoir, avant même que Yasharili ne se soit agenouillée pour le saluer avec déférence, il s'exclame, presque réprimandeur.

« N'était-il pas convenu que tu viennes hier, Yasharili ?

– Oui, Ranaja, mais hier n'était pas un jour favorable pour que je mette le nez dehors. Ce ne sont pas les astres qui me l'ont indiqué, mais ma propre intuition. Le messenger n'est donc pas passé te l'annoncer ? Mieux vaut pour ses oreilles que je ne lui mette point la main dessus. On leur octroie cependant une rétribution bien confortable à ces chenapans ! À qui peut-on faire confiance, de nos jours ! »

Tandis que, tout en se justifiant, elle prend le temps de faire sa révérence avec une dévotion certaine, il l'observe, sans l'écouter. Il laisse son regard glisser sur ses longs cheveux droits et

*La porte de sortie*

dénoués, noirs comme une nuit sans lune. Avec sa robe sombre, son foulard violacé, nonchalamment lâché sur les épaules, et ses colliers de perles aux tons obscurs, tout en elle contraste avec insolence sur l'arrière plan d'ivoire. Peu séduit par le style de l'accoutrement de sa visiteuse, il laisse éclater sa pensée.

« Te voilà devenue une vraie sorcière !

– Qu'est-ce qui t'incite à croire cela ?

– Vois comment tu te fagotes ! Tes tenues insensées sont chaque fois plus horribles !

– Voyons, mon cher Ranaja. Tes vêtements sont tout ce qu'il y a de plus éminent et de plus noble. Ils ne font pas pour autant de toi un être noble ! »

*La porte de sortie*

Le jeune esclave qui, à l'instant, s'approche pour apporter le thé au maître et à sa convive, demeure soudainement terrifié, comme si la responsabilité de ces propos lui revenaient. Néanmoins, Ranaja accueille toujours avec mansuétude une parole qui sort de cette bouche. Il n'en demeure toutefois pas moins froissé ; la voyante vient de mettre le doigt sur l'un de ses points faibles. De fait, il se sent contraint à son tour à une justification.

« J'ai, certes, la réputation d'être un dur en négoce, et d'être parfois un peu brutal en dires et en gestes, mais ne t'y trompes pas ; mes actes ne sont pas à blâmer, ni mes pensées, d'ailleurs ! Je n'use que de mon pouvoir pour mener à bien mes affaires, et jamais n'ai recours à la fourberie. Si je fais usage de la force, ça n'est que lorsque

*La porte de sortie*

le respect n'est pas manifeste à mon égard. Mes esclaves n'ont pas à se plaindre de leur maître. Tous sont même heureux de me servir !

– Simplement parce qu'ils savent que s'ils étaient vendus à l'un ou l'autre des grands propriétaires de la bourgade, leur condition serait probablement plus douloureuse.

– Tu le dis toi-même ; les autres sont pires !

– Ce qui implique nullement que tu sois un bon maître.

– Qu'en sais-tu, dans le fond ?

– Un bon maître n'a pas d'esclaves ! À la rigueur quelques épouses, et des employés rémunérés.

– Tu vas bientôt m'exhorter à la générosité.

– Sois rassuré, je n'irai pas jusque-là !

– Saches toutefois qu'à ce propos... »

*La porte de sortie*

De sa main épaisse, le maître fait signe à la diseuse de bonne aventure de s'approcher tout près de lui, puis se met à lui chuchoter à l'oreille.

« Que cela reste bien entre nous. Il m'est arrivé une chose surprenante, il y a quelques jours à peine. Comme j'ai maintes fois entendu le récit de gens à qui l'acte de charité apportait tant de joie et de bien-être, je voulais voir quel effet ce geste si stupide et si rabaissant était réellement capable de procurer. Ainsi, alors que je revenais de ma tournée habituelle, en empruntant une ruelle du quartier des lavoirs, j'ai aperçu un jeune mendiant en guenilles, la peau sur les os, assis sur la terre brûlante. Il était sans force, la tête tombée entre ses genoux. Seule sa main semblait présente, posée sur ses

*La porte de sortie*

pieds, la paume vers le ciel. Je me suis approché, puis après avoir bien pris soin que personne ne puisse m'apercevoir, j'ai lâché une pièce d'argent dans la main du pauvre, avant de poursuivre aussitôt mon chemin, comme si de rien n'était. Eh bien, Yasharili, le plus incroyable, c'est que rien qu'à l'idée que ce misérable crasseux puisse manger à sa faim durant une demie lune en conséquence de ce simple geste a engendré en moi quelques ondes de plaisir !

– Voilà qui est merveilleux ! Tout à fait merveilleux !

– Fort heureusement, cela n'a pas duré. Je me suis vite senti normal de nouveau. »

Ranaja répondait comme s'il n'entendait pas l'emportement d'enthousiasme de la voyante. Pour marquer son désir de clore

*La porte de sortie*

le sujet, il vide bruyamment son verre de thé, le fait tinter d'un geste vif sur la table d'argent posée devant lui, et laisse échapper un long râle de satisfaction, comme pour happer toute l'attention de sa convive sur son goût pour le thé. S'installe un long silence, durant lequel le gros propriétaire demeure très songeur, le regard bien différent de celui qu'il arbore lorsqu'il réfléchit à ses affaires, selon l'astrologue, qui l'observe alors avec attention.

\*  
\*\*

- « Est-ce que tout va bien, cher Ranaja ?
- Pourquoi cela ne serait-il pas le cas ?
- Quelque chose semble te tracasser, me trompe-je ?
- On ne peut rien te cacher, tu vois tout !

*La porte de sortie*

- Ne suis-je pas voyante ?
- Je n'éprouve plus aucun plaisir à l'existence, voilà mon problème. Quoi que je fasse, la passion ne m'habite plus, elle est morte. Je ne sais plus que faire pour me trouver des distractions qui soient en mesure de me faire oublier l'interminable ennui de l'attente du sommeil nocturne. Même les baladins, les danseuses et les musiciens me lassent. Que faire pour retrouver le goût de la vie ? En as-tu seulement une moindre idée ?
- As-tu songé à partir en voyage vers l'Orient ou vers le grand océan ?
- Il y a fort longtemps que les périples ne m'enchantent plus, aussi lointains et pittoresques soient-ils.

*La porte de sortie*

– Je ne suis pas sans savoir que tes épouses sont fort belles, et si l'on en croit les rumeurs, certaines d'entre elles sont reines dans l'art d'aimer. Celles-ci ne sont-elles pas à la hauteur de tes appétits charnels ?

– Pour ce qui est de mes femmes, en perdre et en gagner aux cartes m'excite plus que d'enfouir mon visage dans la chaleur de leur ventre doux comme la laine des hauts plateaux, d'effleurer leurs lèvres humides de désir, ou même, de les laisser me chevaucher et s'agripper à ma poitrine de leurs petits doigts de fée.

– Comment pouvez-vous partager la couche de femmes qui se sont données à d'autres ? Quel sacrilège !

– Nous ne misons que des vierges, c'est la règle.

*La porte de sortie*

- Parce que les crapules de ton espèce savent encore ce que règlement signifie ?
- Tu exagères, ce n'est qu'un jeu !
- N'as-tu pas peur que les démons t'emportent un jour ? Certainement qu'ils verront aussi cela comme un jeu !
- Je n'ai peur de rien, ni des démons, ni de la mort, qui sans doute, me délivrerait enfin de ma désolation.
- Si tu ne crains point les démons, alors pourquoi ta maison, à l'instar de toutes les autres, ne donne-t-elle aucune porte extérieure vers le nord ?
- Voudrais-tu que je sois pris pour un oiseau de mauvaise augure et fui de tous ? Voilà le problème des coutumes et des superstitions ; lorsque quelques-uns adoptent une croyance, ils s'emprisonnent eux-mêmes, mais lorsque

*La porte de sortie*

beaucoup adoptent une croyance commune, c'est tout le monde qu'ils emprisonnent ! Mais pourquoi en parler ? Ça ne changerait rien ! »

Sentant que son hôte n'est plus d'humeur à discuter, Yasharili s'agenouille lentement devant lui, et prend discrètement congé. Lorsqu'elle passe le rideau d'entrée du salon blanc, Ranaja interpelle son trésorier d'un claquement de langue, et lui enjoint de verser son dû à la voyante.

Affaibli par un excès d'opulence, il soulève sa lourde carcasse avec peine. Comme il souhaite manger quelques fruits, il va s'installer sur son pouf. En un instant s'enclenche le mécanisme habituel ; se met en mouvement tout le cortège de danseuses, de musiciens et de serviteurs qui apportent des petites tables richement garnies de pâtisseries et de fruits. Oppressé par cette

*La porte de sortie*

pléthore redondante de réjouissances, il se relève, bouscule quelques serviteurs et s'empresse au cœur de son jardin pour y cueillir lui-même quelques figes, puis d'autres fruits.



L'estomac plein de ce que les arbres lui ont donné, il digère une bonne heure durant, assis à l'ombre d'un pin, éventé par deux esclaves. Le soleil parvient bientôt à l'horizon, laissant une température plus agréable. Profitant de ce moment propice, il ordonne qu'on l'orne de quelques-uns de ses bijoux et qu'on le coiffe de son haut chapeau conique. Cette dernière parure enveloppée d'une longue bande de tissu fin, le maître se rend seul dans le grand marché de la bourgade. Il est rare qu'il sorte accompagné, car lorsqu'il se déplace, il est exaspéré de voir ses

*La porte de sortie*

serviteurs l'éventer et l'ombrager en lui tournant sans cesse autour tels des moustiques.

À ce moment de la journée, le grand marché est très animé, il foisonne d'acheteurs venus des nombreux villages alentours. S'y étendent de vastes halles et des commerces de haute réputation qui confèrent à la bourgade toute sa prospérité. Ranaja se souvient quand, jadis, il se plaisait à avoir pour spectacle le mouvement de toute cette affluence. L'effervescence des grandes foules n'ont jamais été pour lui une passion, mais de regarder tout ce monde entrer et sortir dans ses commerces comme des abeilles à la ruche lui donnait un puissant sentiment de voir sa fortune croître à vue d'œil. Alors que quelques bourgadiers s'installaient sur leur balcon pour contempler le disque rouge du soleil couchant, Ranaja

*La porte de sortie*

contemplant l'écoulement de la marchandise transportée par sa fourmilière de clients, à ses yeux indicateur de bénéfices en temps réel. Aujourd'hui, cette vision ne contribue qu'à consolider sa tristesse.

« Que faire de tout ce gain ? s'interroge-t-il. Même si je possédais tout l'or et tout l'argent de l'empire, cela ne me permettrait pas d'acquérir une paix complète et durable ! »

Une exclamation jaillit soudain derrière son dos, troublant le cours de ses pensées. Comme il identifie immédiatement la voix familière de celui qui l'interpelle, il daigne se retourner. Son interlocuteur est lui aussi un noble. Sa taille dépasse celle de Ranaja, mais comme son couvre-chef est plus court, les pointes des chapeaux des deux seigneurs arrivent à la même hauteur.

*La porte de sortie*

« Ô mon ami Ranaja ! J'ai songé à vous, ce matin, car j'ai fait l'acquisition de deux splendides chevaux blancs pur sang, comme vous les aimez. Leur allure est noble, leur tempérament vif, mais ils sont dociles. Je vous les offre à très bon prix.

– Ça ne m'intéresse pas, je ne dispose plus de suffisamment d'esclaves pour prendre soin de tous mes chevaux.

– Que cache ce curieux prétexte ? Ah, mais je vous vois venir ! N'escomptez surtout pas me les gagner aux cartes, je ne les miserai jamais.

– Si la chance vous lâche comme il y a huit jours de cela, vous y serez bien contraint ! Vous savez aussi bien que moi que tout se négocie, sauf l'honneur ! »

### *La porte de sortie*

En entendant ce dernier mot, il pâlit, car outre le fait que Ranaja est un adversaire redoutable aux cartes, il sait combien il vaut mieux se ruiner que de perdre son honneur, et que ce dernier peut s'anéantir en refusant simplement de poursuivre son jeu jusqu'à l'heure convenue. Masquant son embarras derrière un sourire affecté, le grand salue le gros d'un signe de main, que l'autre lui rend. Poursuivant sa promenade, Ranaja se dit qu'il n'éprouve plus l'enfièvrement d'antan pour les parties de cartes pourtant objet de son principal engouement.

« Même si je parvenais à conquérir ces deux étalons et qu'ils soient les plus beaux de leur espèce, ce n'est ni de les monter ni de les voir courir qui m'apporterait du bien-être. Où est la joie dans la convoitise, s'il n'y a plus de plaisir à jouir des objets convoités ? »

## *La porte de sortie*

\*  
\*\*

Ayant traversé le quartier des potiers et gagné le cœur de la petite cité, il monte un escalier étroit qui conduit à une rue en amont de l'artère centrale, jusqu'à un grand magasin d'objets de bronze et de cuivre, où s'alignent des rayonnages abondants de plateaux, de vases, de carafes, de casseroles, mais aussi de sabres, de poignards, de boucliers et de casques. Jouxant un commerce de tapis sur deux étages également en sa possession, ce magasin est dirigé par l'un de ses plus brillants gérants. Perché sur des sabots à semelles très épaisses pour tromper sa petitesse, les yeux ronds comme ceux d'un caméléon, une barbiche triangulaire soigneusement taillée, il affiche invariablement un large sourire sur son visage brun et allongé. Aussitôt qu'il aperçoit le chapeau de Ranaja approcher de

*La porte de sortie*

l'entrée, il crie à la foule de s'écarter, apostrophe un des vendeurs à l'aide de tapes fermes dans ses mains pour qu'il aille sur-le-champ tenir le bras du gros visiteur en l'aidant à monter le perron, puis se fond en courbettes en se pliant jusqu'à faire frôler sa natte sur le sol.

« Quel bon vent vous amène, mon bon maître ?

– Celui de la curiosité.

– Je vous en prie, donnez-vous la peine de venir vous installer dans l'arrière-boutique ! Aimeriez-vous des dattes avec le thé ?

– Je veux plutôt des olives. »

Avant même que Ranaja ne se soit assis dans le fond de l'arrière-boutique, aménagé en coquet petit salon, un employé

*La porte de sortie*

est parvenu à courir vers le marchand d'olives et à en déposer sur la table basse de ce salon, dans une coupelle de bronze façonnée avec soin.

« Je vais demander qu'on vous apporte les comptes du mois passé, maître.

– Non, laisse donc ! Parle-moi plutôt de ce qui te tient le plus à cœur, de ce qui selon toi est le plus important.

– Heu... Sans aucun doute le succès de ce prestigieux commerce dont vous m'avez fait le grand honneur de me confier la gestion.

– Mais, n'as-tu pas de rêve plus précieux ? »

Surpris par l'interrogation inattendue du maître, le gérant se confine dans un silence embarrassant. Déçu par cette vision

*La porte de sortie*

restreinte des choses du gérant, ou en tout cas son manque d'imagination, Ranaja se dit que décidément, les gens sont bien grossiers de se satisfaire du plaisir pernicieux de l'acquisition des biens. Devinant les ambitions avides d'un commerçant de son espèce, il lui adresse une question plus à sa portée et qui, bien que radicalement opposée à la précédente, apparaît néanmoins comme sa suite logique dans le mental du marchand.

- « L'idée de devenir un grand seigneur tel que moi ne t'a-t-elle pas au moins une fois effleuré l'esprit ?
- Jamais je n'aurais osé viser si haut, maître.
- Eh bien cela vaut mieux, crois-moi ! »

*La porte de sortie*

Que son interlocuteur ne soit pas capable de saisir toute la profondeur de ses propos ne fait pour lui aucun doute, mais son besoin de faire part de ses pensées à autrui est insurmontable.

« Tu ne te poses donc jamais de questions ? Pas une seule fois tu ne t'es demandé comment arriver à un bien-être qui soit durable, qui se caractériserait par une absence totale de tracas ? Et sache-le, plus tu as de pouvoir et de biens, plus tu es emprisonné par un casse-tête de réflexions, de décisions à prendre et de lourdes responsabilités à assumer. Plus tu es riche, plus ton avidité s'aiguise et par conséquent, plus brefs et plus difficiles à expérimenter deviennent les instants de satisfaction. Rien n'est plus vertigineux et fatigant que d'amasser des fortunes plus vite que tu n'as le temps de

*La porte de sortie*

trouver le moyen d'en jouir. Il m'arrive de songer à tout abandonner, et à devenir un vagabond libre comme l'air. Mais comment pourrais-je ne pas succomber en menant une existence aussi ingrate, à la merci des intempéries et des coups de bâton, moi qui suis accoutumé à tant de confort ? Rien que de m'imaginer enveloppé de haillons crasseux et d'aller me disputer avec les rats quelques restes de fruits moisissés dans le caniveau des halles me donne la nausée ! La faim, le froid et l'insalubrité ne m'effraient guère plus que les dangers de l'opulence, mais ils ne valent toutefois pas plus la peine d'être éprouvés. Et pourquoi pas un compromis entre ces deux extrêmes, dois-tu penser ? Les souffrances du manque et celles de la surabondance seraient certes amoindries, mais l'une serait additionnée à l'autre. En plus de besoins jamais

*La porte de sortie*

comblés viendrait donc se greffer la servitude de la gestion et de l'entretien des biens. Fort de longues considérations, je crois pouvoir affirmer sans me tromper que dans tous les cas, la condition humaine est intrinsèquement misérable. »

Ranaja vient de vider ce qu'il avait sur le cœur. Il ne veut plus d'olives, plus continuer de parler, ni ici, ni ailleurs. Au lieu de poursuivre sa tournée des commerces, il prend le chemin de sa demeure, la tête si basse que son haut chapeau faillit basculer à plusieurs reprises.

\*

\*\*

De retour chez lui, il se dirige directement vers la salle des bains, où des esclaves, toutes femmes, entretiennent les lieux

*La porte de sortie*

en faisant continuellement couler de l'eau chaude. À cause de la proximité du harem, nul homme en dehors de lui n'est autorisé à s'approcher des bains et des hammams, sous peine de décapitation. La mine toujours maussade, Ranaja ne tarde pas à se dénuder et à plonger son corps grasseyé dans l'eau fumante d'un bain, comme pour se laver de tous ses tourments. Comme il ne laisse émerger que son visage aux yeux mi-clos, la barbe en l'air, on croirait voir un îlot surmonté d'une curieuse végétation. La pesanteur de son corps absorbée par la densité de l'eau, il demeure longuement dans une sorte de béatitude qui s'approche de cette paix qui lui est si chère. Quand ses épouses l'aperçoivent pénétrer dans le hammam à température peu élevée, elles sont déçues de ne pas l'entendre les interpeller, et de se voir ainsi privées de leur diversion favorite. Assis en tailleur sur une natte, adossé sur le marbre d'une paroi, le

### *La porte de sortie*

maître reste droit et immobile comme un ascète en pleine méditation. Tandis qu'il ressent la vapeur montante lui purifier le corps, il se plaît à penser que par la même occasion, elle lui balaie l'esprit de tous ses ennuis, réflexions, planifications, idées, doutes, tristesses, avidités, aversions et de toutes les sensations et émotions dont il est perpétuellement l'esclave. Il vit un moment d'extase en imaginant ainsi sa tête complètement vide, dépourvue de conscience, légère comme un petit nuage.

La nuit a fini d'étendre son grand voile noir étoilé. Toujours passif, Ranaja regarde les flammes des lampes à huile disposées tout autour de lui dans le hammam, et écoute le chant régulier des cigales nocturnes. Simplement conscient du scintillement des flammes, du sifflement des insectes, du son cristallin de

### *La porte de sortie*

l'eau chaude que versent par moments les femmes, et de l'air doux et humide, il parvient à ne penser à rien d'autre. L'atmosphère qu'il perçoit est si suave et si sereine qu'il voudrait pouvoir rester ainsi encore et encore. Cependant, la peau de ses mains qui gondole, sa respiration qui se fait plus pesante à cause de l'excès d'humidité et la natte qui semble se durcir sous ses fesses lui rappellent que rien dans ce monde n'est en mesure de procurer une réelle satisfaction, que rien ne dure et que tout état ou sensation n'est que le conditionnement d'un ensemble d'éléments interdépendants. Comme si elles avaient attendu l'inévitable déclin de ce confort à la fois mental et physique, les tracasseries jaillissent brusquement, tel un feu d'artifice inattendu. Chaque fois refoulées, les innombrables préoccupations du maître reviennent à la charge avec d'autant plus de poids et d'amertume.

*La porte de sortie*

\*  
\*\*

Une fois rincé à l'eau fraîche, il enfle une tunique légère, et sans daigner prendre de repas, il monte sur sa terrasse. Là, il demeure debout, les mains posées sur la barrière en pierre blanche qui entoure toute la terrasse. Dominant l'ouverture intérieure de sa somptueuse propriété, impuissant, il subit l'assombrissement croissant de son esprit, sans voir le spectacle féerique offert par le grand jardin illuminé d'une myriade de petites flammes, sans entendre la musique caressante du nay et du kamancheh, sans fleurir les arômes voluptueux des hibiscus et des frangipanes. Tout ce qu'il tente d'ignorer revient impitoyablement à la charge avec un élan accru. Le moindre des actes, la moindre des pensées, la moindre des sensations, se fait écrasante, oppressante. Jamais Ranaja n'avait éprouvé un

*La porte de sortie*

tel étouffement. Il voudrait tant solliciter de l'aide, mais qui donc serait en mesure de résoudre l'énigme impénétrable qui le tiraille tant ? Il s'est souvent entretenu avec des médecins, des astrologues, des philosophes et des chamanes dont on dit qu'ils communiquent avec les grands esprits de la nature. Néanmoins, aucun d'eux ne lui a jamais donné réponse satisfaisante à ses interrogations. Il songe que le temps est venu de réagir.

« Il n'est plus possible de supporter cela, je dois trouver le moyen de me délivrer de cet enfer ! Je vais me confier au premier venu, même si les chances sont infimes pour qu'il me procure ne serait-ce qu'un soupçon d'idée, je n'ai rien à perdre. »

À cet instant, un esclave arrive sur la terrasse pour servir le thé. Il s'agit de Zernesh, dont la tâche se limite habituellement à

### *La porte de sortie*

l'accueil des invités. Son maître lui a attribué ce rôle pour ses qualités remarquables dans le domaine des relations humaines. Il sait poser les bonnes questions et, par le seul exercice de l'observation, il est en mesure de fournir à son propriétaire de nombreuses informations sur ses visiteurs. Chez Zernesh, à l'instar de Yasharili, il n'y a pas cette crainte qu'affichent les autres esclaves. C'est aussi pour cette raison que le maître l'apprécie et aime à le respecter. Le plateau en équilibre sur une main, le serviteur remplit un petit verre posé sur un napperon de tissu, puis, la tête baissée, autant par humilité que par soumission, l'approche de Ranaja, toujours debout.

« Pourquoi est-ce toi qui m'apporte le thé, ce soir ?

– J'ai cru remarquer que mon maître était perturbé, et qu'il avait peut-être besoin de parler. »

*La porte de sortie*

L'initiative de son fidèle serviteur ne pouvait tomber plus à point. Enchanté par une si belle opportunité, ses yeux se mettent subitement à pétiller de vie, comme la grande flamme assoiffée d'une lampe qu'on vient de remplir de nouvelle huile. Dans ce nouvel élan de vigueur, il lui dévoile sans réserve l'objet de son malheur.

« Je suis en bien mauvaise posture. Quoi que je perçoive, tout m'est insupportable. Il ne m'est plus possible de continuer à vivre. Je ne puis non plus me donner la mort, car j'ai le pressentiment qu'il s'agirait d'une grave erreur, et personne ne sait où cela mène. Mon seul refuge est le bien-être du sommeil, mais le réveil semble chaque fois succéder aussitôt à l'endormissement. Le seul fait de penser qu'il me reste probablement de nombreuses et

*La porte de sortie*

interminables journées à expérimenter me provoque la plus grande des angoisses. Comment ai-je pu m'accommoder de tout cela si longtemps durant, jusqu'à aujourd'hui ? Comment pourrais-je échapper à tout ce fardeau ? Comment procéder pour ne plus être assujéti à tant de souffrance ? Enfin n'existe-t-il donc pas une porte de sortie ? Une porte qui permettrait de sortir de toute cette ronde infernale, de s'extirper de cette prison sans limite ?

– Oui maître, il existe une porte de sortie.

– Comme j'aimerais pouvoir te croire, Zernesh. L'as-tu seulement franchie ?

– Oui maître, j'ai franchi la porte de sortie, celle qui débouche sur l'expérience libre de tout état d'esprit et de toute sensation. Cette expérience a le pouvoir de détruire

*La porte de sortie*

définitivement l'avidité, la colère, la peur et l'orgueil. Après elle, les sensations reviennent, mais elles n'affectent plus l'esprit, qui demeure stable comme la montagne au milieu de la tempête. »

Stupéfait par ce qu'il vient d'entendre, Ranaja se laisse brutalement tomber sur les coussins de soie installés sur la terrasse.

\*

\*\*

« Comment as-tu procédé pour trouver cette porte ?

– C'est un homme en rouge qui m'a montré le chemin. Comme chaque matin il stationnait devant la maison, immobile et silencieux, je lui donnais quelques restes. Je saisisais cette occasion pour le questionner sur son

*La porte de sortie*

mode d'existence. Ses activités étant directement liées à l'enseignement qu'il a adopté et qu'il préserve, il me l'a délivré. Jour après jour, je mettais ses instructions en pratique, et c'est ainsi que peu à peu, je suis parvenu à trouver la porte de sortie.

– Tu veux parler d'un de ces vagabonds qui vivent dans la forêt, sans rien posséder d'autre que le tissu rouge comme la terre dont ils se vêtissent et un bol en terre pour récolter leur pitance ?

– Il ne porte qu'un assemblage de vieux haillons, mais son comportement est noble, il ne mange que des restes, mais sa concentration est pure, il réside à l'ombre d'un arbre, mais sa sagesse est rayonnante. Inutile d'avoir les pieds chaussés pour avancer sur la voie de la connaissance, inutile d'avoir un toit pour se protéger des

*La porte de sortie*

tempêtes de colère et des pluies d'avidité, inutile d'être riche pour s'offrir le vrai bonheur ! »

Bouche bée d'étonnement, écoutant son serviteur avec la plus grande attention, Ranaja se caresse lentement la barbe.

« Cet homme en rouge irradiait d'une sérénité telle qu'il ne m'avait jamais été donné de voir. Ses yeux brillaient d'une présence saisissante et d'une bienveillance extraordinaire. Sa patience était illimitée, quelles qu'étaient les injures qu'on lui destinait. »

Au fur et à mesure des descriptions, il reconnaît les mêmes qualités chez Zernesh, qu'il avait toujours, au même titre que tout le monde, confiné dans une esquisse d'à priori bien arrêtés. Bien qu'il soit à son service depuis de longues années, il a le

*La porte de sortie*

sentiment de le voir pour la première fois. Autant émerveillé de découvrir qu'il existe un remède à son mal et étonné de faire véritablement la connaissance de ce noble serviteur, il ne peut s'empêcher de l'interrompre.

« – Par tous les démons, mais pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ?

– Vous n'auriez pas saisi si j'avais parlé ainsi auparavant, maître. Vous vous seriez emporté, m'auriez fait taire et chassé l'homme en rouge à coups de bâton. »

En conséquence de sa volonté de faire au mieux pour se délivrer de l'oppression continue des vices du mental, Ranaja éprouve une sensation étrange qu'il n'avait jamais encore éprouvée. C'est un sentiment qui a la vertu d'inciter à améliorer ses actes, et qui se traduit par un malaise face aux mauvais

*La porte de sortie*

comportements : la honte. Plongé dans la réflexion, il fronce les sourcils. Après un silence de quelques instants, il interroge Zernesh sur un ton plus affable et plus cordial que jamais.

« Comment as-tu réussi à suivre cette noble voie dans ta condition d'esclave ?

– Quoi qu'il en soit, nous sommes tous esclaves de notre corps. Mais quiconque arrive à goûter à la paix qui se trouve derrière la porte de sortie est libéré pour toujours, même s'il est enfermé au fond d'une geôle. Cette paix s'offre à tout être qui fait l'effort de la chercher jusqu'au bout. Quelles que soient nos activités et nos connaissances, rien ne peut nous empêcher de mettre en pratique la voie du détachement, dès lors que nous

*La porte de sortie*

savons faire preuve de détermination, de patience et d'attention.

– Toi qui sait te contenter de peu de choses, tu serais mieux dans la forêt, et nombreux sont ceux à qui tu pourrais délivrer l'enseignement qui conduit à la paix. Vas donc rejoindre les hommes en rouge ! Je te libère de ma possession.

– Laissez-moi d'abord vous libérer des vices qui vous enchaînent, maître !

– Je n'en serais que trop reconnaissant, mon cher Zernesh. Considère-moi maintenant comme ton disciple !

– Après une telle journée et des prises de conscience aussi fulgurantes, vous avez besoin d'une profonde nuit

*La porte de sortie*

de sommeil, maître. Je vous donnerai vos premières instructions dès demain matin. »

Une fois enveloppé dans la soie de sa literie, Ranaja glisse lentement dans un sommeil paisible, un léger sourire révélant un bien-être intense, réjoui à la fois de ne plus avoir à craindre le réveil et de commencer au lever du jour prochain son cheminement vers la porte de sortie. Il goûte si pleinement à ce bonheur authentique d'avoir trouvé la voie qui mène à la fin de la misère qu'il ne remarque même pas la mouche qui lui piétine le nez de ses fines pattes en tamponnant sa trompe sur les zones humides et sucrées de sa peau.

\*  
\*\*



<http://dhammadana.org/livres.htm>